

CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES 2021  
VOLET ADULTE

TEXTE FINALISTE

*Manger nos patates*

*par Florent Gouézin*

Dès le début, je savais que quelque chose n'irait pas. Je le sentais. Je l'ai dit à Roger. « Roger, j'ai dit, ces deux-là, je les sens pas. » C'est l'habitude. L'expérience. Avec Roger, ça fait maintenant 37 ans qu'on habite ici. 38 ? Peut-être même plus... Mais pas moins. Plus de 35 ans dans le même appartement, vous le connaissez, le quartier. Et son voisinage. Les petites choses, les petites affaires, les petits et les gros changements. Les moyennes d'âge qui montent, qui redescendent, le prix des loyers, plus de bruit, moins de voitures, plus de disputes, les familles et les gens seuls... même les odeurs de cuisine.

Je me rappelle qu'en 1994, le propriétaire du 424 a accueilli une famille de Yougoslaves. Toute une famille. Et quand je dis famille, ce n'est pas quatre ou cinq personnes. Non. Trente-quatre, ils étaient ! Des travaux de rénovation massifs venaient de se terminer. Tout mis à nu, du sous-sol à la toiture. Roger avait aidé, de temps en temps, histoire de gagner un peu d'argent. Je ne travaillais pas, à ce moment-là, alors les quelques billets que ça nous apportait aidaient à rembourser le téléviseur. On fait ce qu'on peut pour s'en sortir. Le propriétaire, monsieur Bertrand, avait racheté le bâtiment pour pas grand-chose, en profitant de la mauvaise réputation que le quartier avait à l'époque. Une misère de prix, alors il a pu se permettre d'investir de l'argent dans les travaux. Du beau et du propre. Il a tout refait. Magnifique travail. D'ailleurs, depuis, presque rien n'a été changé et c'est encore vraiment beau. Les tours ont moins la cote que dans le temps, mais pour un immeuble, c'est vraiment très beau.

À peine finis les travaux, il a trouvé une famille complète qui fuyait le Kosovo et cherchait à se loger ici. C'est monsieur Bertrand qui nous l'a raconté plus tard. Trente-quatre personnes ! huit foyers ! Ils étaient assez... confortables. Pas riches, mais presque. Aisés, on va dire. Beaux vêtements, beaux souliers, tout. Ils ont pris les huit appartements disponibles. Un immeuble, une famille. On n'avait jamais vu ça, avec Roger. On s'est demandé si ça allait passer dans le journal que Roger lit tous les jours, mais non. Rien. Pourtant, Roger, il lit tout, de la première à la dernière page. Il lit tout parce que, comme il dit « Je paye pour tout ». Bref, je m'égare. Monsieur Bertrand était heureux ! Jamais eu de retard sur les loyers pendant les six années où ils sont restés. Et les odeurs ! Quand je disais « odeurs de cuisine », là, oui, on

pouvait parler de cuisine... Avec le temps, j'ai sympathisé avec Amelia, Anya, Nada et surtout Mira, 73 ans. Une force de la nature. Et un caractère. Elle est morte il y a bien 10 ans, déjà. Un bel enterrement, qu'elle a eu. Ils ne font pas du tout comme au Québec : des couleurs partout, des pleurs, mais aussi des rires et des chansons et... je ne comprenais pas tout, parce que je ne parle pas serbe mais c'était si joyeux ! C'est Mira qui m'avait invitée. Roger n'a pas voulu venir. C'est dommage. « Je les connais pas, et je veux pas les connaître » qu'il a lancé en tournant une page de journal. Comme il veut. Depuis, je suis allée à quelques autres enterrements : je les trouve tellement longs et ennuyeux. Les gens sont morts, alors je dis rien, je respecte... Mais tout de même, que c'est long, c'est austère. Bref. Mira, donc, m'avait montré comment me servir d'épices dont j'ignorais totalement l'existence. Des senteurs fabuleuses, des noms exotiques, des plantes qui viennent de si loin et qui finissent dans notre assiette. C'est vertigineux, quand on y pense. Roger n'a jamais voulu goûter.

— J'aime pas ça. Ça goûte bizarre, qu'il a grogné.

— Comment tu l'sais, t'as jamais goûté ?

— Ô, je le sais ! Je fais confiance à mon nez. Comme toujours. Ça me rappelle quand j'étais...

Et il s'est remis à parler de l'armée. Un vrai môme. Du coup, je l'ai laissé baragouiner et j'ai rien dit, comme d'habitude. Mais j'ai quand même utilisé la petite recette de Mira et, bizarrement, service après service, *monsieur* Roger me demandait à manger de plus en plus de poissons ! La magie du podravka. Bref, je m'égare.

Eux, je ne les sentais pas. Ils avaient 25 ou 30 ans et ils ont emménagé ensemble en mars. Mauvaise augure, mars. Au début tout allait bien, évidemment. Tout est nouveau ; les murs, les meubles... même les corps sont un peu différents, dans un nouvel espace commun. Avec Roger c'était pareil, faut pas croire. C'était il y a longtemps, mais l'Amour que les gens ressentent les uns envers les autres n'a pas tant changé. Et l'attirance des corps n'a pas changé du tout. Comme le dit le Père Gontran, de l'Église Larocque, « la chair est faible, l'Amour est plus fort que tout, mais David vainquit Goliath ». Je ne suis pas vraiment croyante, l'église le dimanche, c'est plus une tradition, mais faut reconnaître qu'ils ont raison là-dessus, dans la Bible et, en général, dans les livres religieux. Au club, j'en ai discuté pas mal avec Abigaël, Aïcha et Zarish, qui sont juive, musulmane et... Zarish je ne me rappelle jamais, mais religieuse aussi. Eh bien elles pensent comme moi. Donc je ne juge pas, mais les petits gémissements intimes avec les fenêtres ouvertes, je dois dire que ça me gêne. Enfin, c'est chacun ses affaires. Je comprends qu'il fasse chaud, mais quand même. On s'est retrouvés, avec Roger, à devoir

fermer nos propres fenêtres quand c'était trop fort ou trop long et qu'on voulait dormir... C'est pas raisonnable. C'est pas respectueux. Bref, c'était le début, ils prenaient du bon temps et nous un peu moins.

Et puis l'automne, et puis l'hiver. Pas facile, l'hiver. Pourtant, il a été doux, cette année, l'hiver. Beaucoup de neige, mais peu de glace. La glace, ça rend Roger fou furieux. Je me rappelle en 2002, sous sa troisième pluie verglaçante de février, il m'avait dit, le regard dur et le nez violet : « Si y'en a *une* autre, on déménage ! ». J'avais répondu qu'il exagérait, mais avec Roger, on ne sait jamais. Juste au cas où, j'avais commencé à regarder des places, des villes, des pays, même, où on pourrait s'installer. J'en ai appris, des choses. Par exemple, aux Iles Magellan, sous l'Amérique du Sud, la moyenne des températures est comprise entre 0 et 10 degrés ! Toute l'année ! Pas de mauvaise surprise ! Je me suis dit que Roger aimerait ça. Bon, ce n'est presque pas habitable, c'est sur la roche, le vent souffle en *sivouplait* parce qu'on est au bord de deux océans face à l'Antarctique... Y'a rien du tout, là-bas. Et je l'aime, moi, mon Provigo. Ça m'ferait drôle, devoir cultiver mes patates. S'il fallait, je le ferais, bien sûr. J'ferais des rouges, je pense. Les patates rouges, en frites, elles se tiennent mieux. Mais voilà, y'a pas eu de quatrième pluie verglaçante.

Cet hiver-là, donc, a été rude pour le jeune couple. Il leur a pas mal tapé sur la patience. En janvier, je voyais de temps en temps, par hasard, des grands gestes de dispute à travers leurs fenêtres. Ma table à repasser est placée juste dans l'axe, elle me donne une vue sur tout le coin sud. C'est plus distrayant que la télé. Roger rit de moi quand je le lui dis. Lui, il l'aime, sa télé. C'est la même télé qu'en 1994, celle qu'on a remboursée avec les travaux au 424. Presque un membre de la famille, la machine ! De mon poste d'observation, je regarde et je compile tout ce que je vois dans des petits carnets, secrets. Mes tableaux de bord dont même Roger ignore l'existence. J'y note la rue, la route, les gens. Ce que je peux déduire de ce que me montrent les soixante-sept fenêtres des trente-neuf appartements des quatre immeubles visibles de là. Ça en fait des choses ! Ça en fait du monde ! Du drame, des conversations, de la poésie, sans page de publicités. Un monde fascinant. Mon monde.

J'ai entendu cette phrase alors que je repassais la chemise jaune de Roger. Je m'en souviens bien. On dit que les gens se rappellent de ce qu'ils faisaient juste avant un traumatisme. Ben moi, pareil. Je me rappelle de la chemise jaune de Roger, du temps grisâtre un peu bruineux, de leur fenêtre, au couple, moitié ouverte, et de cette phrase qui est venue ponctuer et éteindre une longue dispute. Elle a sonné fort, claire, sèche. C'est lui qui a dit : « J'rêve aux ours, tabarnac ! »

J'en ai lâché mon fer.

Mon père me disait toujours : « Sacre pour quelque chose ou ne sacre pas. Sinon, c'est juste vulgaire. » Un homme sage, mon père. Je l'ai entendu sacrer une seule fois. Au téléphone. Je ne sais même pas sur qui, je ne sais même pas pourquoi, mais j'avais huit ans, je mangeais mes patates, ma mère avait sa robe au col dentelé que j'aimais beaucoup et lui, sourcils froncés et main serrée sur le combiné, il a soudainement lancé un : « Non. Non ! C'est à toi de le faire, alors fais-le, simonak ! » Et il a raccroché. Fort. Puis il est venu s'asseoir à la table. Nous, on avait arrêté de manger et on le regardait, bouche entrouverte, yeux écarquillés. Il est resté face à ses patates, en silence. Il a fini par se lever et sortir quelques minutes. J'ai regardé ma mère et j'ai vu dans son regard que tout irait bien. Il fallait lui laisser le temps. Il est revenu, il s'est rassis, il a soufflé et il s'est excusé. « Je m'excuse, mes deux. » C'est comme ça qu'il nous appelait, ma mère et moi. « Une affaire fâchante avec le travail. Mais c'est pas une raison pour des mots d'même. Pardon », qu'il a rajouté en nous prenant une main chacune. Puis on a mangé nos patates ensemble, soulagés en famille. Il a eu, après, plusieurs occasions de sacrer, mais je ne l'ai jamais entendu le faire. Il aurait sans doute échappé un mot ou deux, cette année, quand le Canadien a perdu la finale, mais il est mort en 2016. Un homme sage, mon père.

Quand j'ai entendu ce sacre-là, si fort, j'ai été choquée. Choquée. Mais pas longtemps. Parce qu'ils ne sacraient pas, ces deux-là, jamais, même quand ils élevaient un peu la voix. Alors je me suis dit que peut-être c'était un cas qui le justifiait. Mais « rêver aux ours », je ne comprenais pas pourquoi ça faisait sacrer. Je n'ai même pas compris ce que ça voulait vraiment dire. J'ai noté la phrase dans mon carnet et j'ai réfléchi. Je ne comprenais pas.

Quelques semaines plus tard, je les ai croisés au Carrefour de l'Estrie. Je venais pour des chaussettes et j'étais un peu perdue dans un nouveau grand magasin quand je les ai croisés et entendu parler ensemble de qualité de bottes. Je ne les avais jamais vus d'aussi proches ! Ça fait bizarre d'être à côté de gens qu'on connaît de loin... Ils parlaient adhérence et semelle avec des voix douces, des voix que je n'entendais jamais, car elles ne se rendaient pas, aussi calmes, jusqu'à ma fenêtre. Je n'ai pas résisté. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je me suis senti pousser des ailes dans le dos et je me suis lancée.

— Excusez-moi ?

— Oui ? Bonjour Madame, m'a-t-il répondu.

— Je m'excuse mais je vous ai entendu et je vous conseille vivement celles-ci. Elles sont plus chères, un peu, mais vous regretterez d'avoir acheté les autres, alors que ces bottes-là sont plus chaudes et plus résistantes.

— Ah ? Vous en avez ? m'a demandé la jolie jeune femme en me fixant de ses grands yeux bleus presque gris.

— Oui ! Enfin, non, mon mari, Roger, lui, oui, ai-je bredouillé. Il les porte pour le skidoo, l'hiver, et il ne s'est jamais plaint. Pourtant il aime ça, se plaindre, me suis-je échappée.

Ils ont ri avec moi. Ils étaient si beaux, tous les deux. Si jeunes. Je ne l'avais jamais remarqué. Pas à ce point. Puis il a ajouté.

— Mais je vous reconnais ! Vous êtes en face de chez nous, non ? Au 422 ?

— Oui, tout à fait ! Au 8ème étage.

— Ah mais oui ! C'est ça ! À moi aussi vous me sembliez familière ! s'est exclamé sa compagne.

— Vous habitez le quartier depuis longtemps ? a-t-il repris.

— Ô oui. Plus de 30 ans, maintenant.

— Woh ! 30 ans... Incroyable. Nous on est arrivés l'année dernière, mais on va déménager cet hiver.

J'ai dû faire une face étrange. Surprise. Un peu déçue. Rien d'étonnant, car c'est effectivement comme ça que je me suis sentie à l'annonce de la nouvelle. Depuis mon poste d'observation, je finis par avoir mes fenêtres préférées, et la leur, je l'aimais bien. En posant une main sur mon bras, il a précipitamment précisé :

— Le coin nous plait beaucoup, bien sûr ! Mais...

Ils se sont regardés comme pour chercher leurs mots dans les yeux de l'autre. Si beaux. Ils étaient si beaux. Il a continué.

— On va voir ailleurs. Autre chose.

— Vers Montréal ? Plus loin ?

— Plus loin, a-t-il répondu avec un sourire en coin. Bien plus loin. On va dans le Grand Nord, en fait. Vivre un an ou deux dans la nature. Avec le monde sauvage, tout ça. Apprendre à faire des choses... tout faire, finalement. Voir du nouveau. S'évader. Respirer.

J'en suis restée bouche bée. Ils étaient jeunes et beaux et ils allaient juste... partir. Ils m'ont expliqué, entre le rayon des bottes et un mur de matelas de toutes tailles, qu'ils magasineraient des outils, de l'équipement, un abri pour le début de saison avant de se faire un abri plus solide. Le minimum mais un minimum essentiel. J'étais chagrinée. Et un peu jalouse. Ah, je le dit. J'ai pas honte ! Jalouse ! Ils partaient à l'aventure, avaient la vie devant eux. Ô que je les enviais ! Mais plus ils me racontaient leur projet, plus je voulais les aider. Encore une fois, je me sentais poussée par je-ne-sais-quoi. Alors je leur ai proposé de venir à l'appartement, un jour, quand ça les arrangerait.

— Je pense avoir un livre ou deux qui pourraient vous rendre service. Et puis si vous voulez, vous pourrez prendre des choses d'hiver qui ne nous servent plus, à nous. On doit avoir une paire de jumelles, aussi, du fil solide pour faire des arcs ou de la pêche, ce genre de choses.

— C'est vraiment très gentil ! Vous êtes sûr que ça ne vous dérange pas ?

— Ça traîne dans les placards. On pensait les donner à Estrie Aide, donc autant que ce soit directement utile pour vous.

— Merci beaucoup, c'est vraiment très généreux de votre part.

Ils m'ont donné leur numéro de téléphone, je leur ai donné le nôtre et je suis rentrée avec une légère excitation au creux du ventre. Une ivresse. Avec un petit tournis et un sourire niais sur la face. Comme si je partais avec eux.

\*\*\*

— Non.

— Mais pourquoi, Roger ? Ce sera pas long ! Quelques heures et des vieux trucs qu'on...

— Non ! a lancé Roger en refermant son journal. C'est chez moi et c'est mon matériel, donc ils rentreront pas et ils me voleront pas mon stock.

— Ils ne le voleraient pas, c'est moi qui veux le leur donner.

— Alors *tu* me voles ! Ils t'ont retourné le cerveau, encore...

— Roger, enfin, ils veulent juste...

— Je sais ce qu'ils t'ont dit ! Mais je sais ce qu'ils veulent vraiment. Je l'ai vu à la télé, la technique. On me la fait pas, à moi. Je m'informe. Je connais. J'en ai appris, des choses, à la télé ! Ah, je me rappelle que déjà mon sergent nous avait dit que...

Ils étaient un peu déçus quand je les ai appelés. Moins que moi. Je leur ai tout de même proposé des livres bourrés d'informations utiles. Des choses qu'on ne trouve même pas sur Internet, je suis sûre. Ils n'avaient pas l'air emballés mais ont acceptés que je les dépose chez eux. J'ai choisi les plus beaux, les plus rares, les plus complets. J'ai tout mis dans une boîte solide sous le regard de Roger. Quand j'ai eu fini, il a soupiré et, en secouant la tête, m'a lancé : « Tu les reverras jamais, tes livres. Ça fera de la place, remarque. » Je n'ai pas trouvé ça gentil, mais peu importe. Ça a été un peu difficile à trainer jusqu'à chez eux, cette grosse boîte ! Un voisin m'a aidée, une chance. Quand j'ai frappé à leur porte, essoufflée, il n'y avait personne. En tout cas, personne ne m'a répondu. J'ai sorti un papier et un crayon et je leur ai laissé un mot, comme une petite notice, histoire qu'ils ne soient pas perdus avec tous ces ouvrages.

Pendant des jours et des semaines, je n'ai pas eu de nouvelles. Pas grave. Je continuais à regarder ma fenêtre. Les déménagements ont été nombreux et j'étais souvent la première sur les ramassages. Beaucoup de mélamine, dans les débarras de bord de rue, mais j'ai quand même trouvé de la laine en pelote toute neuve, trois petits vases en verre, une statuette de Bouddha et un tableau de paysage très très beau. Roger n'a pas voulu garder le tableau et la statuette s'est cassée en tombant dans l'ascenseur, mais je me suis déjà tricoté un pull pour l'hiver !

À travers la fenêtre du couple, je n'ai plus vu de disputes. Des discussions, des grands gestes, des sacs... L'expédition avait l'air de s'organiser. Sans moi. Je les ai croisés, un jour, de l'autre côté de la rue. Ils m'ont fait un grand salut. Il a laissé pousser sa barbe ; ça lui va très bien.

Et puis en rentrant des courses, à la mi-février, j'ai trouvé les livres que je leur avais prêtés posés devant notre porte avec une petite note : « Merci pour tout !! Bonne continuation à vous et votre famille ! » J'ai remarqué que, dans pas mal de livres, ils avaient oublié d'enlever les marques-pages. Ils me les avaient peut-être laissés exprès ? En regardant les images et les informations des pages marquées, je me suis sentie seule. Comme si j'avais raté un rendez-vous. J'étais sur mon palier et tous ces décors que je connaissais si bien en photos semblaient inatteignables. Pendant ce temps, les deux jeunes s'en rapprochaient. Je frôlais les livres du bout des doigts et... j'ai laissé les marques-pages. En souvenir.

J'ai ouvert la porte et j'ai déposé les sacs de courses estampillés Provigo à côté du portemanteau. Puis j'ai rentré les livres et je les ai apportés dans mon placard. En me voyant passer, Roger a levé l'œil de son journal.

— C'est quoi, ce carton ? T'as pas encore acheté des choses, quand même ?

— Non, ce sont mes vieux livres. Les petits jeunes sont venus me les rendre.

— Ah, c'est eux qui ont frappés à la porte, tout à l'heure ?! Pendant le talk-show du samedi ! On n'a pas idée de déranger les gens chez eux comme ça.

Je l'ai regardé replonger dans son journal, seul, au milieu du salon, entouré de la télé, du tapis, de la table basse avec le programme des émissions de la semaine. Immobile. Noyé.

J'ai replacé les livres dans le placard en commençant par les plus grands. C'était lourd. J'ai caressé leur tranche en grimaçant. Mon ventre me faisait mal. Je me sentais lasse mais ça vibrait, en moi, une sorte d'ébullition. J'ai serré la mâchoire et froncé les sourcils. Ça montait. Montait. Alors que Roger tournait une énième page de son journal, j'ai grogné, sauvagement : « Moi aussi je rêve aux ours. Tabarnac. »